



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Le transatlantisme: un paradigme sur le déclin ?

Scott-Smith, G.P.

Citation

Scott-Smith, G. P. (2019). Le transatlantisme: un paradigme sur le déclin ? *Diogène*, (258-260), 221-236. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/3198961>

Version: Publisher's Version

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3198961>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

LE TRANSATLANTISME : UN PARADIGME SUR LE DÉCLIN ?

par

GILES SCOTT-SMITH

2018 ne fut pas une bonne année pour s'exprimer sur le monde Outre-Atlantique. Dans un article publié en janvier « Is the Transatlantic Relationship Dead ? » [« Est-ce la fin des relations transatlantiques ? »], le *New York Times* se penche sur un débat grandissant en Allemagne à propos de la signification des rapports avec les États-Unis (EU) à l'ère de Trump (Sauerbrey 2018). Deux mois plus tard, un autre article poursuit : « L'ordre de l'après Seconde Guerre mondiale est menacé par les pouvoirs qui l'ont conçu », en soulignant que nous assistons à une révolte populiste-nationaliste américaine et européenne contre les élites établies, les organisations internationales qu'elles ont dirigées et l'austérité et le multiculturalisme qu'elles ont imposés aux autres (Goodman 2018). En juillet, Graham Allison dénonce, dans *Foreign Affairs*, « Le Mythe de l'Ordre Libéral », construction utilisée pour justifier l'application du pouvoir étatsunien dans le monde depuis la fin de la guerre (Allison 2018). En août, la *New York Review of Books* se joint au débat avec un article sur « L'OTAN et le Mythe de l'ordre libéral international » qui indique que la critique étatsunienne sur l'insuffisance de la contribution des alliés européens à la défense collective commença dès 1950 et que l'élargissement de l'Organisation conduit par les EU dans les années 1990 et 2000 reposait essentiellement sur une base politico-économique et non sur des questions de sécurité ou de stratégie (Wood 2018). Le contrecoup qui suivit côté Russe et les racines de la chute de crédibilité de l'Otan étaient donc faciles à prévoir mais elles furent ignorées à l'époque. En septembre, c'est au tour du *Guardian* de s'exprimer, avec « La fin de l'Atlantisme : Trump a-t-il tué l'idéologie qui remporta la Guerre froide ? ». S'étonnant que l'atlantisme ait si peu été défini malgré son usage constant depuis la fin de la guerre, l'article relève que la formule se rapporte surtout « à l'expression des possibilités d'une puissance américaine idéaliste » (Schwartz 2018). Il ne s'agit là que de quelques exemples des grands médias anglo-américains de gauche.

Le « transatlantique », terme tenu pour acquis et lourd de sens pour désigner les liens politiques, économiques et culturels dans l'hémisphère nord, est donc remis en cause. Ceci rappelle l'extrait

Diogène n° 258-259-260, juin-septembre-décembre 2017.

souvent cité d’*Après le vertu* d’Alasdair MacIntyre, où il évoque la persistance de la référence à la moralité même quand le terme a perdu tout son sens. Le passage qui suit prend une résonance particulière si on substitue « transatlantique » à « morale » :

Nous ne possédons plus que des fragments d’un modèle conceptuel, fragments auxquels manque le contexte qui leur donne sens. Certes, nous disposons d’un simulacre [du transatlantique] et nous continuons à utiliser la plupart de ses expressions clefs. Mais [...] nous avons perdu presque toute compréhension théorique et pratique [du terme]. (MacIntyre 1987 : 4)

À l’évidence nous n’en sommes pas encore là, mais MacIntyre nous fait prendre conscience de la manière dont les intérêts politiques, économiques et culturels continuent à maintenir le transatlantique comme pôle de référence majeur des questions géopolitiques, malgré les preuves croissantes du contraire. Robert Kagan, « intervenant libéral » rattaché à l’Institution Brookings au Conseil des Relations Internationales, et (anciennement) au Projet pour un nouveau siècle américain, nous rappelle dans le *Washington Post* en juillet 2018, où il analyse les critiques agressives de Trump contre les alliés de l’Otan, que « les êtres humains préfèrent souvent l’aveuglement à la pénible réalité ». Il conclut que « l’alliance démocratique, qui fut le berceau de l’ordre libéral universel mené par les EU, s’écroule [...]. La crise mondiale nous frappe » (Kagan 2018). Le transatlantisme fut un point d’ancrage essentiel pour l’internationalisme étasunien depuis la seconde guerre mondiale. S’il disparaît, qu’est-ce qui lui succédera ?

Tout le monde s’accorde à penser que nous sommes au milieu d’une sorte de tournant décisif dans les relations transatlantiques, même si nous ignorons vers quoi nous nous tournons. Il pourrait y avoir un réalignement des forces (politiques, économiques, culturelles), ou un changement plus profond. Quoi qu’il arrive, nous continuons de vivre la fin d’un siècle transatlantique spécifique ou bien une ère transatlantique moderne dont il faut identifier et disséquer les motivations centrales, les caractéristiques et les conséquences matérielles et conceptuelles afin de comprendre comment nous en sommes arrivés là. Mary Nolan est sans doute celle qui y a le mieux réussi. Dans son ouvrage *The Transatlantic Century*, elle montre que le siècle transatlantique fut le siècle américain, quoique pourvu de caractéristiques européennes. Pour elle, la relation reposait, au milieu du siècle, sur cinq piliers centraux : le pouvoir économique étasunien et sa puissance militaire, des similitudes entre les EU et l’Europe à la fois sur des politiques socio-économiques keynésiennes et sur un anticommunisme de Guerre froide, l’attirance de l’Europe de l’Ouest pour la culture de masse des EU et l’acceptation de sa domination

politique. Selon son point de vue, « l'émergence d'une Europe intégrée et plus autonome » a conduit à un déclin de toutes les facettes du pouvoir américain depuis les années 70, dont le point d'orgue est la situation actuelle marquée par des différences majeures dans la perception de la guerre, de la religion, et du néolibéralisme (Nolan 2012 : 3).

Le traité de Nolan est néanmoins très marqué par une approche matérialiste du transatlantique, démarche classique qui explique les relations à travers des données socio-économiques et l'intégration régionale. Elle déplace les frontières spatio-temporelles du transatlantique : elle situe son point de départ dans les années 1870, c'est-à-dire beaucoup plus tôt que généralement admis, et en incluant la Russie, elle élargit le cadre habituel. Or les possibilités d'exploration du sens et de l'usage du transatlantique dans l'imaginaire culturel et la manière dont cela s'est conjugué à des projets politiques, s'étend bien au-delà.

Il y a un peu plus d'un siècle, en février 1917, Walter Lippmann, journaliste au *New Republic*, inventa la notion de Communauté atlantique dans une polémique qui plaidait ardemment pour l'entrée des EU dans la Première Guerre mondiale (Lippmann 1917 : 73) :

La sûreté de la route de l'Atlantique vaut que l'Amérique se batte pour elle. Pourquoi ? Parce qu'un profond réseau d'intérêt qui rassemble le monde occidental a grandi sur chaque rive de l'Océan Atlantique. La Grande-Bretagne, la France, l'Italie, même l'Espagne, la Belgique, la Hollande, les pays scandinaves et panaméricains appartiennent à la même et unique communauté, dans leurs besoins et leurs buts les plus profonds. Ils ont un intérêt commun pour l'océan qui les unit. Ils sont aujourd'hui plus inextricablement liés que la plupart d'entre eux ne le réalise encore.

Lippmann imaginait une *destinée commune* aux nations bordant l'Atlantique Nord. L'espace transatlantique qu'il évoque dans ses propos ne constituait pas seulement une priorité de sécurité nationale mais une *aspiration téléologique* – l'établissement de l'ordre, la justice, la stabilité, la démocratie, la liberté, l'éthique, la modernité, le progrès, mais aussi l'échec de l'autoritarisme, de l'usage de la force, de la brutalité et de la fraude. C'était sans aucun doute un *projet élitiste* puisque ses confrères internationalistes devaient éduquer les masses sur cette réinterprétation de l'intérêt national. Après la Seconde Guerre mondiale, le « grand récit » transatlantique de Lippmann eut tendance à réduire les discordes entre États à des questions temporaires et secondaires qui ne perturbaient pas les liens structurels tissés par les intérêts en matière de sécurité, les relations économiques et culturelles. La rhétorique de Lippmann ne soutint évidemment pas à elle seule l'orientation immédiate de la politique étrangère des EU vers l'Est

mais il a fourni l'argument fondamental pour la promotion ultérieure de liens présumés indélébiles entre chaque côté de l'océan, allant de *Union Now* de Clarence Streit au mouvement de la Charte atlantique ainsi que les nombreuses manifestations de l'unité occidentale pendant la Guerre froide. Elle a également initié l'idée de « l'Occident », de l'alliance détendue d'États disposés à la démocratie qui constituèrent une « société internationale » et qui œuvrèrent à une approche des affaires mondiales, fondée sur un système axiologique (Bonnett 2004). La démarche traditionnelle dans l'étude des relations transatlantiques suivit ces lignes de pouvoir et se focalisa sur l'histoire politique et diplomatique du XX^e siècle. Elle fusionna avec l'émergence des EU comme puissance mondiale et les investissements croissants dans les domaines politique, économique et culturel qu'ils développèrent en Europe après la guerre. L'étude du transatlantisme devint donc un aspect des études sur la Guerre froide, avec l'Otan pour centre ontologique (Gress 1998).

Cet article ne contribuera pas au débat autour des liens matériels et institutionnels – les degrés d'« intégration » et de vulnérabilité, pour ainsi dire – qui continuent de lier l'Amérique du Nord et l'Europe. Il n'examinera pas dans quelle mesure l'Otan est encore « nécessaire » ou si le traité de libre-échange transatlantique (TTIP) est essentiel ou pas pour faire revivre le leadership transatlantique dans l'économie mondiale. Il se focalisera plutôt sur les études transatlantiques – études de la région transatlantique en tant qu'espace unique et spécifique – et la manière de penser ce champ à une époque où, du point de vue de l'histoire diplomatique, sa *raison d'être* et sa région d'intérêt, en tant que *région*, semblent être menacées.

J'ai présidé de 2013 à 2016 l'Association des études transatlantiques, un réseau international d'universitaires en histoire, relations internationales et études culturelles, dotée d'une publication, le *Journal of Transatlantic Studies*. Cette expérience fut riche d'enseignement sur les dimensions de ce champ. L'association, fondée en 2002 au Royaume-Uni, revendiquait une solide perspective anglo-américaine et, pendant plusieurs années, elle perçut des fonds du bureau de la diplomatie publique de l'Otan. Malgré sa volonté affichée d'incarner les « études transatlantiques », ni l'association ni le journal ne donnèrent une idée claire sur ce que cela signifiait. On trouvait en particulier une opposition marquée entre histoire/politique et culture/littérature, sans réelle tentative de les rapprocher. La vision anglo-américaine continua à dominer en termes de direction comme de personnel. En tant que président, j'ai délibérément œuvré à élargir la vocation de l'association à travers l'Europe – y compris en organisant deux colloques en Belgique et aux Pays-Bas – et à introduire un « tournant culturel »

qui consistait à s'interroger sur ce que l'on entend par « transatlantique » et sur la manière de recourir à de nouvelles approches pour questionner, ouvrir et déconstruire notre champ d'étude (Iriye 1979). Après tout, la fin des dogmes de la Guerre froide avait conduit à de nombreuses modifications dans la discipline, un éloignement de la diplomatie au profit de l'intégration d'axes de recherche utilisant la sociologie, les relations internationales, la géographie (humaine), les études culturelles et l'anthropologie. L'expérience fut un succès à bien des égards mais révéla également les lignes de fractures au sein de la communauté.

Considérons tout d'abord la force du noyau anglo-américain parmi les spécialistes de l'association. Je ne voyais aucun besoin de préserver ce point d'ancrage pour l'étude du transatlantique et je trouvais en fait inutile de limiter les possibilités du champ en optant pour une perception aussi étroite des liens transatlantiques, ce qui, d'une certaine façon, tend à perpétuer l'hypothèse d'une « relation spéciale » et d'une place spécifique du Royaume-Uni au sein du transatlantisme dans son ensemble. Ceci engendra une sorte d'opposition « intérieur/extérieur » ou « centre/périphérie » au sein de l'association, qui reflétait l'attitude de ceux qui voient la Grande-Bretagne comme plus ou moins séparée du reste de l'Europe en raison de sa « relation supposément spéciale » avec les EU. Pour moi, les EU n'étaient pas la seule référence de l'Association, je m'intéressais davantage aux points de vue *européens* sur le transatlantisme et l'Angleterre n'était qu'une perspective parmi d'autres et sans statut particulier.

Deuxième ligne de fracture, l'aversion des traditionnalistes – pour qui les « relations transatlantiques » sont une donnée immuable – contre le moindre mouvement en faveur d'une perspective critique, philosophique ou culturelle remettant en question les postulats du champ. Autrement dit, le noyau anglo-américain immobilisait le « transatlantique » comme point d'ancrage ontologique, comme s'il possédait un statut réifié. De ce point de vue là, c'était une constante et non une variable. D'où l'idée que le critiquer, l'élargir, voire le dépasser, était vu au mieux comme superflu, au pire comme nébuleux, voire potentiellement transgressif. Après tout, les institutions, à l'instar des disciplines, fonctionnent souvent selon des intérêts corporatistes forts qui résistent aux changements et l'Association reposait trop sur les bases du « grand récit » du transatlantique pour accueillir un tel changement de paradigme (ou ne serait-ce qu'une segmentation de celui-ci).

Frontières : Temps, Espace, Discipline

La région transatlantique n'est pas un continent et n'a jamais eu de frontières facilement définissables. C'est un « objet discursif », une construction qui reflète les intérêts culturels, politiques et économiques qui l'ont investi d'une grande signification. Il s'agit donc autant d'une idée que d'un espace géographique et l'idée est nécessaire pour donner sens à cet espace. Lippmann a proposé une version puissante de ce projet, qui eut des échos dans la politique et la sphère publique tout au long du XX^e siècle. Mais ce n'était évidemment pas la seule.

Parler de transatlantisme nécessite donc de clarifier ses limites spatio-temporelles. Du point de vue de l'espace, qu'est-ce qui fait d'une région une région ? Depuis les années 1990, cette question a largement occupé les publications en relations internationales. Les *Security Studies* se sont penchées sur l'importance des « systèmes de sécurité régionale » pour maintenir l'ordre et la Fondation Ernst Haas a renouvelé la conception fonctionnaliste du renforcement accru des institutions (Solingen 1998 ; Buzan & Wæver 2004 ; Haas 2004). La plupart de ces travaux ont conféré un rôle essentiel aux États dans ces processus (Börzel & Risse 2016). Une approche alternative, nourrie par le développement du constructivisme et s'inspirant en partie de Karl Deutsch, s'est intéressée à l'établissement de normes et de processus de socialisation générateurs d'identités collectives, de sens commun, et d'un sentiment de confiance mutuelle (Adler & Barnett 1998). Les idées, lorsqu'on les fait « voyager » de manière efficace, peuvent modifier les perceptions d'une identité régionale et, de fait, modifier le cours du comportement politique (Risse, Ropp & Sikkink 1998 ; Acharya 2004). Puisant dans ces réflexions, l'histoire a exploré la construction des identités régionales à travers le temps ainsi que les facteurs de changement ayant contribué à promouvoir ces identités pour des raisons diverses, telles que la distinction raciale ou ethnique, les intérêts sociaux et économiques, le progrès social et la modernité, ou encore le désir d'un système international pacifié (Candida Smith 2017).

Il est crucial ici de souligner la différence entre régionalisme et régionalisation. Selon Francesco Duina, le premier se concentre sur « les “espaces transnationaux” [... avec] des structures légales et bureaucratiques dans la réalisation d'objectifs partagés codifiés » (Duina 2016 : 133). Dans son chapitre pour le *Oxford Handbook of Comparative Regionalism*, il ne trouve que trois institutions de ce type dans la région transatlantique : l'Otan, le PTCI, et le CETA, dont deux seulement existent à l'heure actuelle (ibid.). Bizarrement, il n'examine pas la régionalisation, qui, selon les éditeurs du volume, fait référence à « des processus issus de la base, spontanés et

endogènes [...] impliquant une multiplicité d'agents non étatiques organisés au sein de réseaux formels et informels » et qui apparaissent « au sein d'États et de sociétés géographiquement et culturellement voisins » (Börzel & Risse 2016 : 8).

D'un point de vue temporel, le transatlantique est intéressant dans une perspective régionale du fait de sa division en deux périodes historiographiques distinctes, qui introduit la question du temps ou « les frontières de la périodisation ». Tout d'abord, l'histoire atlantique s'est focalisée sur la période du XV^e au XIX^e siècles, l'époque des empires, de l'esclavage et des révolutions démocratiques, le transatlantique incluant à la fois l'Afrique et l'Amérique latine comme nœuds stratégiques des échanges transocéaniques matériels, financiers et humains. Ensuite, on trouve une communauté atlantique au XX^e siècle, créée initialement par Lippmann puis retracée par Mary Nolan, avec sa focalisation sur un but commun anglo-américain, la règle de la loi, la démocratie et la modernité. L'historiographie traditionnelle avançait l'hypothèse qu'il existait une division identifiable entre les deux, marquée par la fin de la traite des Noirs et la Guerre civile américaine durant la « longue moitié du XIX^e siècle ». Ces événements ont fourni la base d'une réorientation de la politique étrangère étasunienne à la fin du XIX^e siècle et une volonté des élites internationalistes, comme Lippmann, que la configuration du pouvoir à venir en Europe – et la dynamique associée de la puissance impériale dans le monde entier – soit d'une importance cruciale pour le futur des EU. Dans ce récit moderne, l'Afrique et l'Amérique latine furent réduites soit à un rôle de figuration (Lippmann évoqua la « Pan-Amérique » en 1917) soit à une totale invisibilité, à l'inverse de leur importance beaucoup plus grande dans l'histoire atlantique où elles furent mobilisées justement pour réduire l'approche euro-centrée d'un « Atlantique blanc ».

Cependant, l'introduction de nouvelles approches interdisciplinaires a mis fin à la frontière supposément claire entre un monde atlantique pré-moderne et un siècle transatlantique moderne. C'est aussi le cas avec l'émergence de l'histoire transnationale qui ne considère pas l'État-nation comme un acteur historique primordial ou un fondement épistémologique. Au-delà du « nationalisme méthodologique », l'histoire transnationale intègre de nouveaux acteurs et confère une plus grande importance aux cultures matérielles et intellectuelles ainsi qu'aux façons et aux moyens par lesquels elles traversent les frontières, ce qui induit des changements dans leur signification, identité et attitude (Beck 2003). L'espace peut être reconfiguré et la capacité d'agir redistribuée. Les modes de gouvernance qui n'entrent pas dans le cadre du système étatique mais qui ont néanmoins exercé de l'influence, se voient accorder une plus grande importance, tels les

ordres religieux ou la franc-maçonnerie. Pour ce qui est de la race, les « notions exclusivistes » de l'« Atlantique blanc » ont été profondément remises en question (Vaudagna 2015 : 7). Les Caraïbes, longtemps évincées de l'histoire comme n'étant guère plus qu'une zone de transit pour les ressources humaines et matérielles, est une sous-région du transatlantique qui a désormais acquis une véritable portée historique et une identité distincte dans l'Atlantique pré-moderne (Kummels, Rauhaut, Rinke, & Timm 2015 ; Roper 2018). Ce n'est pas le cas aux yeux du transatlantique moderne où elles sont encore largement perçues comme les bénéficiaires d'autres forces, qu'elles soient impérialistes, narcotiques ou météorologiques, plutôt que génératrices d'un vrai « rôle ».

La fracture des frontières entre les périodes atlantique et transatlantique est clairement soulignée dans une nouvelle collection de travaux intitulée *The Transatlantic Reconsidered* (voir Lachenicht et al. 2018). Des historiens de l'Atlantique, comme Bernard Bailyn, affirment que la région n'a « jamais été tout à fait séparée, à l'écart ou isolée du reste du monde » (Bailyn 2009 : 3-4). On pourrait analyser les individus et les réseaux hors des cadres interprétatifs qui placent les États-nations au centre tandis que les relations transatlantiques sont devenues hybrides ou enchevêtrées. Les bases du transatlantique moderne conçues autour de la conjoncture des visées anglo-américaines pour un leadership mondial durant la première moitié du XX^e siècle, reposaient principalement sur les différences et la supériorité raciales ; cette logique impériale d'intendance mondiale s'est retrouvée dans l'idée d'une communauté atlantique, qui a été mise en œuvre dans la Guerre froide (Bell 2007).

La diversité disciplinaire a par conséquent remis en question les frontières de la géographie et du découpage temporel, les « relations transatlantiques » – concernant les acteurs impliqués et les significations produites – devenant plus composites et imbriquées en ce qui concerne la race, la classe, et le genre (Adam & Gross 2006 ; Butler 2007 ; Haglund 2012 ; Honeck, Klimke & Kuhlmann 2013 ; Williams 2014 ; Heide & Pizarz-Ramirez 2016). Comme l'ont affirmé Lachenicht et al., le monde atlantique pré-moderne a été reconstruit : il est passé d'un « concept heuristique motivé politiquement à l'émergence d'un cadre de recherche plus à jour » qui considère la région comme une sphère de discours intellectuel et d'échanges mutuels, offrant par là-même un modèle pour l'exploration de systèmes similaires d'échanges dans la période moderne (Lerg, Lachenicht & Kimmage 2018 : 1-12).

Ce tournant transnational s'est également développé avec succès dans le réexamen de la période moderne du siècle transatlantique. De récents travaux – dont l'ouvrage phare de Daniel Rodgers,

Atlantic Crossings (2009) – ont souligné le pouvoir structurel des réseaux et les développements complexes concernant la mobilité personnelle, les échanges culturels et les revendications politiques au long du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle. Ce tournant a également impliqué une réévaluation de la Ligue des Nations, non pas comme institution internationale dominée par les puissances impériales essayant de gérer les relations entre États, mais comme un lacis stratifié d'expertises, de gouvernance informelle, et de réseaux transnationaux dans toutes les parties du globe (Mazower 2009 ; Rietzler 2011, 2014). L'approche du transatlantique par le biais des réseaux a entraîné l'effondrement de la frontière entre le pré-moderne et le moderne car les spécialistes ont cherché les antécédents et les origines de mouvements ultérieurs (Adam 2012 ; Scroop & Heath 2014). On s'enquiert aujourd'hui des « Atlantiques multiples » qui parfois se chevauchent, concordent, ou divergent (Lachenicht 2018).

La recherche sur la Guerre froide transatlantique et au-delà a également pris un tournant transnational, donnant lieu à une prétendue « nouvelle histoire de la Guerre froide ». On a reconceptualisé les organisations internationales : jadis assimilées à des administrateurs monolithiques, elles sont dorénavant envisagées comme des points de recoupement transitoires pour experts mobiles à l'échelle mondiale, des nœuds centraux pour la mise en commun d'élaboration de politiques et de réseaux personnels (Christian, Kott & Matejka 2017). D'autres ont étudié le rôle et l'importance de « réseaux de diplomatie informelle », comme le Bilderberg, le comité d'action pour des États-Unis d'Europe de Jean Monnet et la Commission trilatérale. Leur intérêt se porte sur le rôle des élites transnationales complétant mais aussi outrepassant le système étatique, ainsi que sur l'implication de personnalités politiques elles-mêmes, associées à d'autres élites issues des médias, des affaires, et du monde du savoir dans ces réseaux informels (Grin 2008 ; Knudsen 2016 ; Gijswijt 2018). Le projet sur les Perspectives Transatlantiques de l'Institut historique allemand a élargi l'étude de ces réseaux pour suivre les routes migratoires des émigrés et des migrants contraints à travers l'Atlantique entre les années 1930-1980, afin de mettre en valeur la façon dont cet échange à grande échelle – littéralement, l'étude des « carrières transatlantiques » et les organisations qui les rendent possible – influa sur les planifications à long terme, la création d'institutions, le discours universitaire, les perceptions et les attentes mutuelles. Dans *The Other Alliance*, Martin Klimke laisse de côté les élites et les institutions pour baliser les mouvements de protestation transatlantiques pendant la guerre du Vietnam, dotant par là-même l'interprétation transnationale d'une profonde dimension sociale (Klimke 2011). Les diasporas et les exilés sont

également reconnus comme dessinant d'autres modèles de liens à travers l'espace transatlantique, et perpétuant des possibilités politiques via le militantisme, la solidarité et la mémoire (Scott-Smith 2016).

La première vague d'histoire transnationale tendait à mettre l'accent sur le mouvement progressif des forces libérales dans le but d'améliorer ou de remplacer le système d'État-nation. Les États étaient les acteurs privilégiés des lois et des traités internationaux mais l'avancée de certaines causes à la table d'élaboration des politiques reposait sur les activités de multiples groupes d'intérêt, de lobbys ou de communautés épistémiques. La libre circulation des hommes et des idées était vue d'un bon œil et la plupart des universitaires se voyant comme faisant partie d'une communauté cosmopolite, on peut comprendre qu'ils se soient souvent penchés sur l'origine de ces connections. Pourtant, s'est fait jour une résistance à cette tendance libérale, d'autres soulignant l'aspect négatif des relations transnationales et les « forces de l'internationalisme ». L'inter-connectivité n'est pas nécessairement une force progressiste, comme l'a montré la recherche sur la droite transnationale (Reinisch 2016).

La conjonction actuelle de mouvements politiques nationalistes-populistes anti-immigration anti-establishment, sur chaque rive de l'Océan, unissant leurs efforts pour affaiblir les institutions de l'ordre transatlantique nous le rappelle brutalement. Si l'on y ajoute le rôle de la Russie attisant cette discorde au profit de sa propre stratégie de survie qui s'appuie sur la division et la déstabilisation (Shane & Mazzetti 2018), la montée de l'ultra-droite transatlantique commence à ressembler à un potentiel réalignement des forces politiques à travers (presque) la région entière. Si cette tendance se confirme, elle aboutira à une *ingouvernabilité* croissante de la région transatlantique, un renversement brutal de la vision mise en avant par Lippmann il y a un siècle, et reprise par beaucoup d'autres depuis, qui plaçait la région au *centre* du progrès global. Et pendant que ces forces politiques puisent leur force dans une rhétorique du renouveau (*Make America Great Again*, Alternative pour l'Allemagne), c'est un jeu politique à somme nulle, avec un retour flagrant à l'exclusion raciale et au rejet du multiculturalisme cosmopolite au nom de « la nation », de « l'Occident », de la « civilisation » ou de n'importe quel autre argument utile pour faire campagne en tout temps et en tout lieu. Les coalitions des pays réticents ont une force considérable dans la politique actuelle.

Quelques conclusions : que faire maintenant ?

Du point de vue des relations internationales, nombreux sont ceux qui continuent à privilégier la nature cruciale des relations

entre les EU et l'Europe pour les systèmes de gouvernance globale. Les années 1990 et le début des années 2000 furent considérées comme l'ère d'un « nouveau transatlantisme », étant donné que les deux « partenaires rivaux » essayaient de gérer leurs liens économiques et financiers étroits et à agir en coordination via les institutions internationales à un moment de fortes divergences politiques (McGuire and Smith 2008 ; Simoni 2013 ; Buonanno, Cuglesan & Henderson 2015). Des universitaires cherchent les « réseaux solides en matière de politiques » dans des domaines tels que la biotechnologie, l'énergie, le changement climatique et l'intelligence, qui indiquent que les chaînes d'expertise fonctionnent encore très bien. Comme l'a montré Gabriella Paar-Jakli, ces acteurs ne sont pas seulement précieux comme vecteurs de changement mais aussi pour colmater les « brèches structurelles » dans l'édifice de la gouvernance centrée sur l'État (Paar-Jakli 2014).

Une étape supplémentaire consiste à examiner ce que j'appelle le Transatlantique transnational, en tenant compte du rôle actuel, et je dirais de plus en plus important, des acteurs non gouvernementaux pour donner un sens aux relations transatlantiques, à une époque où l'ancrage des alliances et des traités fondés sur les États semble s'affaiblir. Comme évoqué plus haut, cela implique d'utiliser le « tournant transatlantique » pour mettre en lumière des formes complémentaires de gouvernance supplémentaire en usage dans le secteur non-gouvernemental. Je pense ici au *German Marshall Fund*, qui investit énormément dans le développement d'un dialogue transatlantique entre experts dans des domaines politiquement utiles, et agit simultanément dans la construction de réseaux qui associent le transatlantique avec l'Asie-Pacifique, l'Amérique latine et l'Afrique (Scott-Smith 2018).

Dans leur étude du régionalisme, Tanja Borzel et Thomas Risse (2016 : 9) définissent un « ordre régional » engageant « diverses combinaisons de régionalisation et de régionalisme dans une région spécifique [...] incluant aussi bien des processus ascendants d'échanges économiques, politiques, sociaux et culturels (régionalisation) que le renforcement formel et informels des institutions sous la conduite de l'État (régionalisme) ». Louise Fawcett a également remarqué combien « notre compréhension des régions débouche naturellement sur le concept de régionalisme comme politique et projet par lequel les États et les acteurs non-gouvernementaux coopèrent et coordonnent une stratégie dans une région donnée » (Fawcett 2005 : 24). Ce sont là des définitions précises relevant des sciences politiques qui ne rendent pas compte de la fluidité de la région comme le transatlantique, où les frontières dans le temps et l'espace sont de plus en plus floues.

Il est également nécessaire d'abandonner les approches surplombantes, focalisées sur les élites et émanant des experts pour

étudier le transatlantique moderne (ce à quoi l'ancienne histoire atlantique est parvenue il y a quelque temps). Il existe un transatlantique des déshérités, ceux qui ont subi le capitalisme, le racisme et la discrimination au sein du noyau EU-Europe d'un point de vue ascendant. Ce bagage historique porté par le récit transatlantique, pour les nantis et les démunis, les vainqueurs et les victimes, devrait se déplacer depuis les marges vers le centre de la recherche. Cela fait 25 ans que Paul Gilroy a publié *The Black Atlantic* visant à saper et reconstruire l'identité blanche européenne et l'État-nation comme figure de proue du sens historique (Gilroy 1993). Comme on le sait trop bien, les systèmes inégalitaires sont profondément ancrés dans les libertés individuelles. Walter Mignolo (2005) affirme que les attitudes sociales et les visions du monde marquées par la « colonialité » affleurent toujours. De même, Walter Benjamin nous rappelle qu'« il n'existe aucun document de culture qui ne soit en même temps un document de barbarie » (Benjamin 2000 : 186). Il faudrait se réapproprier le transatlantique comme un espace d'engagement critique contre les structures injustes du pouvoir social, économique et politique, non comme un lieu de division défendu par l'ultra-droite mais comme ce que Charles Postel nomme « les traditions historiques de mobilisations démocratiques politiques des travailleurs pour une société plus juste, équitable, et humaine » (Postel 2017). Les marches des femmes et pour la science en 2017, rassemblant des activistes à travers et au-delà des villes de la région transatlantique, illustrent ce point de vue. C'est aux historien-ne-s de montrer et de préserver ces liens qui ont fait du transatlantique à travers les siècles aussi bien un espace de mobilité et d'émancipation que de hiérarchie et d'ordre.

Giles Scott-Thomas
(*Université de Leiden.*)

Traduit de l'anglais par Brigitte Rollet

Références

Acharya, A. (2004) « How Ideas Spread : Whose Norms Matter? Norm localization and institutional change in Asian regionalism », *International Organization* 58 : 239-275.

Adam, T., & Gross, R. (eds.) (2006) *Traveling between Worlds : German-American Encounters*. Arlington : Texas A & M University Press.

Adam, T. (2012) *Intercultural Transfers and the Making of the Modern World, 1800-2000*. New York : Palgrave Macmillan.

- Adler, E. and Barnett, M. (1998) *Security Communities*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Allison, G. (July/August 2018) « The Myth of the Liberal Order », *Foreign Affairs* 97.
- Bailyn, B. (2009) « Introduction », in B. Bailyn and P. L. Denault (eds.), *Soundings in Atlantic History: Latent Structures and Intellectual Currents, 1500–1830*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Beck, U. (2003) « Toward a New Critical Theory with a Cosmopolitan Intent », *Constellations* 10 : 453-468.
- Bell, D. (2007) *The Idea of Greater Britain: Empire and the Future of World Order 1860-1900*. Princeton : Princeton University Press.
- Benjamin, W. (2000) « Eduard Fuchs, le collectionneur et l'historien » [1937], in *Œuvres III*, trad. de Rainer Rochlitz, Paris, Folio Essais.
- Bonnett, A. (2004) *The Idea of the West : Culture, Politics and History*. Basingstoke : Palgrave.
- Börzel, T. and Risse, T. (eds) (2016) *The Oxford Handbook of Comparative Regionalism*. Oxford : Oxford University Press.
- Buonanno, L., Cuglesan, N., & Henderson, K. (eds) (2015) *The New and Changing Transatlanticism: Politics and Policy Perspectives*. Londres : Routledge.
- Butler, L. (2007) *Critical Americans : Victorian Intellectuals and Transatlantic Liberal Reform*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Buzan B. and Waever, O. (2004) *Regions and Powers : The Structure of International Security*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Cándida Smith, R. (2017) *Improvised Continent : Pan-Americanism and Cultural Exchange*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- Christian, M., Kott, S., and Matejka, O. (2017) « International Organisations in the Cold War : The Circulation of Experts between East and West », *Studia Territorialis* 17 : 35-60.
- Duina, F. (2016) « North America and the Transatlantic Area », in T. Börzel et T. Risse (eds), *The Oxford Handbook of Comparative Regionalism*. Oxford : Oxford University Press.
- Fawcett, L. (2005) « Regionalism from an Historical Perspective », in M. Farrell et.al. (eds.), *The Global Politics of Regionalism : Theory and Practice*. Londres : Pluto Press.
- Gijswijt, T. (2018) *Informal Diplomacy : The Bilderberg Group and Transatlantic Relations during the Cold War, 1952-1968*. Londres : Routledge.
- Gilroy, P. (1993) *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Goodman, P. (26 mars 2018) « The post-war order is under assault from the powers that built it », *New York Times*.

Gress, D. (1998) *From Plato to NATO : The Idea of the West and its Opponents*. New York : Free Press.

Grin, G. (2008) « Jean Monnet's Action Committee for a United States of Europe and the origins of the Treaties of Rome », *Relations Internationales* 4 : 21-32.

Haas, E. (2004 [1958]) *The Uniting of Europe : Political, Economic and Social Forces 1950-57*. Notre Dame IN : University of Notre Dame Press.

Haglund, D. (2012) « That Other Transatlantic "Great Rapprochement": France, the United States, and Theodore Roosevelt », in H. Krabbendam and J. Thompson (eds), *America's Transatlantic Turn – Theodore Roosevelt and the 'Discovery' of Europe*. Londres : Palgrave Macmillan.

Heide, M. & Piszcz-Ramirez, G. (eds.) (2016) *Hemispheric Encounters : The Early United States in a Transnational Perspective*. New York : Peter Lang.

Honeck, M., Klimke, M., & Kuhlmann, A. (eds) *Germany and the Black Diaspora : Points of Contact, 1250-1914*. New York : Berghahn Books.

Iriye, A. (1979) « Culture and Power in International Relations and Intercultural Relations » *Diplomatic History*, 10 : 115-128.

Kagan, R. (12 juillet 2018) « Things will not be ok », *Washington Post*.

Kummels, I., Rauhaut, C., Rinke, S. et Timm, B. (eds) (2015) *Transatlantic Caribbean : Dialogues of People, Practices, Ideas*. New York : Columbia University Press.

Klimke, M. (2011) *The Other Alliance: Student Protest in West German and the United States in the Global Sixties*. Princeton : Princeton University Press.

Knudsen, D. (2016) *The Trilateral Commission and Global Governance : Informal Elite Diplomacy, 1972-1982*. Londres : Routledge.

Lachenicht, S. (2018) « Transregions from Early Colonization to post-Cold War: Multiple Atlantics », in M. Middell (ed.), *Routledge Handbook of Transregional Studies*. Londres : Routledge.

Lachenicht, S. (2018) « How the Americas became "the Americas" », in V. Depkat et.al. (eds), *Cultural Mobility and Knowledge Formation in the Americas*. Heidelberg : Winter.

Lerg, C., Lachenicht, S., & Kimmage, M. (eds.) (2018) « Introduction », in *The Transatlantic Reconsidered*. Manchester : Manchester University Press.

Lippmann, W. (17 février 1917) « Defense of the Atlantic World », *New Republic* : 69-75.

McGuire, S., & Smith, M. (2008) *The European Union and the United States: Competition and Convergence in the Global Arena*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.

MacIntyre, A. (1997 [1984]) *Après la vertu. Étude de théorie morale*. Trad. de l'anglais par Laurent Bury, Paris : Puf, Quadrige.

Mazower, M. (2009) *No Enchanted Palace: The End of Empire and the Ideological Origins of the United Nations*. Princeton : Princeton University Press, 2009.

Mignolo, W. (2005) *The Idea of Latin America*. Oxford : Blackwell.

Nolan, M. (2012) *The Transatlantic Century : Europe and America 1890-2010*. Cambridge : Cambridge University Press.

Paar-Jakli, G. (2014) *Networked Governance and Transatlantic Relations : Building Bridges through Science Diplomacy*. Londres : Routledge.

Polasky, J. (2016) *Revolutions without Borders : The Call to Liberty in the Atlantic World*. New Haven : Yale University Press.

Postel, C. (2017) « What we talk about when we talk about populism », *Raritan* 37 : 133-155.

Reinhardt, S. & Reinhartz, D. (eds) (2006) *Transatlantic History*. Arlington : Texas A & M University Press.

Reinisch, J. (2016) « Introduction : Agents of Internationalism », *Contemporary European History* 25: 95-105.

Rietzler, K. (2011) « Experts for peace : Structures and motivations of philanthropic internationalism in the United States and Europe », in D. Laqua (ed.), *Internationalism Reconfigured: Transnational Ideas and Movements between the World Wars*, pp. 45-65. Londres : I.B. Tauris, 2011.

Risse, T., Ropp, S. et Sikkink, K. (1999) *The Power of Human Rights : International Norms and Domestic Change*. Cambridge : Cambridge University Press.

Rodgers, D. (2009). *Atlantic Crossings*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Roper, L.H. (ed.) (2018) *The Torrid Zone: Caribbean Colonization and Cultural Interaction in the Long Seventeenth Century*. Columbia SC : University of South Carolina Press, 2018.

Sauerbrey, A. (3 janvier 2018) « Is the Transatlantic Relationship Dead? », *New York Times*.

Schwartz, M. (4 septembre 2018) « The end of Atlanticism: Has Trump killed the ideology that won the Cold War ? », *The Guardian*.

Scott-Smith, G. (juin 2016). « Exiles on Main Street : Cold War Intellectuals, Diasporas, and the Transatlantic Community », conférence plénière, université de Tübingen.

Scott-Smith, G. (2018). « The Transnational Transatlantic : Private Organizations and Governmentality », in Lerg, Lachenicht

and Kimmage (eds.), *The Transatlantic Reconsidered*. Manchester : Manchester University Press.

Scroop, D., & Heath, A. (2014) *Transatlantic Social Politics : 1800-Present*. New York : Palgrave Macmillan.

Shane, S. & Mazzetti, M. (20 septembre 2018) « The plot to subvert an election », *New York Times*.

Simoni, S. (2013) *Understanding Transatlantic Relations: Whither the West?* Londres : Routledge.

Solingen, E. (1998) *Regional Orders at Century's Dawn : Global and Domestic Influences on Grand Strategy*. Princeton : Princeton University Press, .

Vaudagna, M. (2015) « Introduction », in Vaudagna (ed.), *Modern European-American Relations in the Transatlantic Space*. Turin : Otto.

Williams, A. (2014) *France, Britain and the United States in the Twentieth Century 1900-1940: A Reappraisal*. Londres : Palgrave Macmillan.

Wood, T. (21 août 2018) « NATO and the myth of the liberal international order », *New York Review of Books*.